
Courts métrages de l'O.N.F. Films sur l'art

Numéro 47, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51740ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1966). Compte rendu de [Courts métrages de l'O.N.F. Films sur l'art]. *Séquences*, (47), 64-66.

COURTS MÉTRAGES DE L'O.N.F.

FILMS SUR L'ART

VAILLANCOURT SCULPTEUR
— Réal. : *David Miller* — Im. : *Gilles Gascon* et *Michel Thomas d'Hoste* — Com. : *Fernand Ouellette* — Mus. : *Armand Vaillancourt* — Mix. : *Ron Alexander* et *Roger Lamoureux* — Durée : 17 minutes — Prod. : O.N.F. 1966.

J'aime l'oeuvre de Vaillancourt. Devant le titre de ce court métrage que l'O.N.F. lui a consacré, mon intérêt était déjà tout éveillé. Je n'ai pas été déçu, sauf pour le commentaire dont le seul mérite est de nous faire entendre la voix de Vaillancourt, et en anglais en-



core avec un fort accent canadien français . . . Mais passons, car dans ce film, il faut "l'oeil écoute", selon le mot de Claudel. Les éclairages particulièrement étudiés mettent en valeur la beauté du matériau ou son caractère insolite. La caméra tente de cerner le mystère de la création de Vaillancourt et le surprend au travail. Mais les cadrages qui découpent les scènes indiquent un réel souci de composition chez le réalisateur. Ce sont des images filmiques bien construites qui nous montrent le sculpteur en train d'édifier une oeuvre évoquant le chaos originel. Ces masses de métal aux surfaces martelées et soudées en formes étranges accrochent la lumière et découpent des gouffres d'ombres.

Vaillancourt, c'est la part du feu en art. Il manie, comme le peintre

un souple pinceau, la lampe à acétylène, et les métaux jaillissent en feu d'artifice. Le plus étonnant, ce sont encore ces grands arbres évidés aux endroits prévus par le génie de l'artiste, arrosés de pétrole et parcourus ensuite par les flammes transformantes.

Le réalisateur en choisissant de tourner en noir et blanc a été bien inspiré, car le caractère fantastique de l'oeuvre de Vaillancourt prend un relief qui la met en valeur.

Passion du travail et goût pour la bohème sont exprimés par le rythme rapide du film alors que les ballades dans la nature et les rêveries en plein air sont marquées par un ralentissement qui rend sensible la longue élaboration qui précède l'éclosion des oeuvres.

Le film intitulé *Vaillancourt* me semble une introduction indispensable à cette sculpture grandiose et controversée.

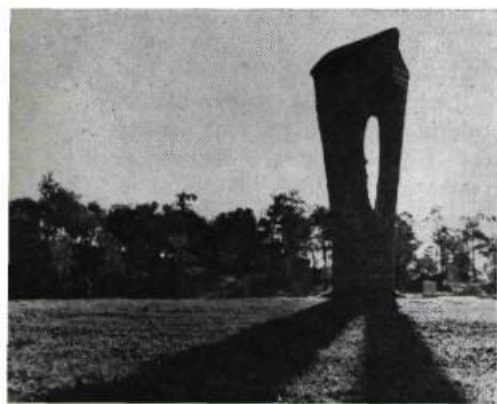
T. L.

LA FORME DES CHOSES — Réal. : Jacques Giraldeau — Im. : François Séguillon, Georges Dufaure et Jean Roy — Mus. : Pierre Mercure — Mix. : Roger Lamoureux et Ron Alexander — Durée : 10 minutes — Prod. : O.N.F. 1966.

Simplement descriptif, ce film garde le souvenir des artistes qui vinrent à Montréal en 1964 afin de participer à un symposium de sculpture. Les oeuvres sont demeurées : élégance chargée de mystère comme ces blanches formes dont on ne sait si elles sont femmes ou fleurs ; rudesse native du granit qui épouse des lignes viriles et fermes, massives et tourmentées ; jaillissement de tiges de métal souples comme des branches ; arbres étonnés d'avoir abrité le feu et qui dressent leurs corps torturés comme des cris. Ces oeuvres, nous pouvons les contempler dans le parc du Mont-Royal et le film nous y invite.

Le plus grand mérite de *La Forme des choses* est de ressusciter la présence des artistes et de nous faire assister à la genèse des oeuvres. Statique, la caméra capte en gros plans des visages pensifs qui abritent des rêves de beauté, des mains de magicien qui manient ciseau et marteau pour arracher avec patience des formes à partir du matériau brut. De longs travellings révèlent un ensemble pour revenir s'attacher à un détail. La musique suggère parfois par un crescendo l'ardeur créatrice qui possède l'âme des sculpteurs.

Au soleil, sous la pluie, au grand vent, les artistes travaillent. La lumière, différentes selon les heures



et les saisons, fait vibrer le grain vert des granits, le blanc rosé du calcaire tendre alors que les métaux détachent leurs silhouettes tourmentées sur le ciel clair. L'association avec la nature est souvent évoquée.

Film sans recherche et sans pré-tention qui est une invitation à comprendre l'artiste et son oeuvre.

T. L.

VILLENEUVE, PEINTRE-BARBIER — Réal. : Marcel Carrière — Im. : Wolf Koenig et Bernard Gosselin — Mont. : Marcel Carrière et Monique Fortier — Mix. : Ron Alexander — Mus. : Maurice Blackburn — Durée : 17 minutes — Prod. : O.N.F. 1966.

Arthur Villeneuve est un homme habité par la peinture. Tout en lui respire la peinture. Barbier de métier, il a troqué ses ciseaux pour le pinceau. Et n'ayant pas assez de toiles, il prend un mur d'abord, puis tous les murs de sa maison qui deviennent des "peintures". Ainsi Villeneuve vit dans la peinture. Mais que vaut cette peinture ? Villeneuve se veut un peintre naïf : lignes, couleurs, compositions relèvent d'une simplicité totale. Moins subtil que le douanier Rousseau, Villeneuve peint avec des couleurs vibrantes et presque agressives. Il crée ainsi une atmosphère plutôt lourde dans laquelle les choses ont un poids accusé. Quant au film, il nous présente des commentaires de Madame Villeneuve qui remplace avantageusement son mari devant le micro et qui a toute la saveur d'une femme qui dit spontanément ce qu'elle pense comme son mari jette volontairement ses pâtes sur ses toiles. La caméra nous introduit à l'intérieur de la maison des Villeneuve et nous laisse voir le peintre-barbier à l'oeuvre. Nous avons moins un film sur la création artistique (cf. *Le Mystère Picasso*, de H.-G. Clouzot) qu'un reportage sur un peintre né au Saguenay et qui témoigne d'un esprit d'enfance ou plus précisément d'un esprit infantile.

L. B.